Aut. gr.

Theognys.

Theognis

ut. gr.

Theognis

Theognis

CINQUIÈME ANNÉE N° 3.

ANNALES

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE BORDEAUX

DEUXIÈME SÉRIE
RÉDIGÉE PAR LES PROFESSEURS DES FACULTÉS DES LETTRES
DE BORDEAUX ET DE TOULOUSE

HISTOIRE MODERNE

SOMMAIRE :

PRIX DE CE NUMÉRO : **1 fr. 75**

PRIX DE L'ABONNEMENT { pour Bordeaux et Toulouse....... **10 fr.**
pour la France et l'Union postale. **11 fr**

BORDEAUX
LIBRAIRIE H. DUTHU
17, RUE SAINTE-CATHERINE, 17

LONDRES
BARTHÈS ET LOWELL
14, Great Malborough Street, 14

BERLIN
FRIEDLANDER ET SOHN
11, Carlstrasse, 11

PARIS
LIBRAIRIE LE SOUDIER
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

TOULOUSE
LIBRAIRIE CENTRALE
44, rue Saint Rome, 44

LE SECOND LIVRE D'ÉLÉGIES

ATTRIBUÉ A THÉOGNIS

I

On sait qu'Em. Bekker, dans son édition de Théognis (1815), publia le premier, d'après le manuscrit appelé *Mutinensis* et désigné par la lettre A [1], un recueil de vers élégiaques intitulé Ελεγείων β', qui ne se trouvait dans un aucun autre manuscrit, et qui faisait suite à l'unique collection connue jusque-là du poète de Mégare. Boissonade, dans son édition des poètes gnomiques (1823), reproduisit ce second livre, qui depuis lors a pris place dans toutes les éditions récentes de Théognis. On ne le trouve pas cependant dans la traduction de Théognis de M. Patin, qui remonte, il est vrai, à une époque ancienne, mais qui a été publiée seulement après sa mort, dans l'annuaire de l'*Association pour l'encouragement des études grecques en France,* année 1877 [2]. De son côté, M. Miller vient de faire paraître dans le même annuaire, année 1882, une curieuse traduction en vers, inédite, des sentences de Théognis, traduction écrite à la fin du XVIe siècle par Jacques le Gras, avocat au Parlement de Rouen. Naturellement, cette traduction, pas plus que celle de M. Patin, ne comprend le second livre de Théognis, alors inconnu. Cela étant, j'ai

[1] « Mutinensem olim a se vocatum esse codicem ait (Bekker) in secunda editione, non quod Mutina Parisios venisset, sed communi tum omnium, qui ex Italiæ superioris bibliothecis minoribus Parisinæ illati essent, nomine. Quo post annum 1815 devenerit, se nescire. — Remansisse Parisiis librum pretiosissimum ibique servari in Supplementis signatum n^r 388 cognitum est ex E. Milleri libello, qui inscribitur : Éloge de la chevelure, discours inédit d'un auteur grec de la Bibliothèque royale, Paris, 1840. » (Cf. Ziegler, *Theognidis elegiæ,* 2e éd., 1880, préface.)

[2] Cette traduction de M. Patin a été reproduite avec une préface de M. J. Girard dans le livre publié par M. Humbert : *Poètes moralistes de la Grèce.* Paris, Garnier, 1882.

pensé bien faire en traduisant, pour compléter le travail de M. Patin, ces élégies nouvelles, et en ajoutant à ma traduction quelques réflexions sur l'origine et la nature du recueil que je faisais connaître au public français. Bien que ces vers érotiques — Μοῦσα παιδική, comme les appelait Welcker — n'offrent par eux-mêmes qu'un très médiocre intérêt, ils empruntent quelque importance au nom sous lequel ils se sont jusqu'ici abrités. S'ils proviennent de Théognis, ils sont de nature à modifier l'opinion que l'on s'était formée jusqu'ici de ce poète. S'ils ne lui appartiennent pas, leur présence parmi les œuvres désignées de ce nom est un problème d'histoire littéraire capable de piquer la curiosité [1].

1.

Funeste Éros, des furies t'ont reçu et t'ont donné le sein. C'est par toi qu'a péri la citadelle d'Ilion; c'est par toi, par ta folie criminelle qu'a péri le fils d'Égée, le grand Thésée, qu'a péri le fils d'Oïlée, le brave Ajax (1231-34) [2].

2.

O enfant, écoute-moi, fais violence à tes sentiments. Je ne te dirai aucune parole qui ne soit persuasive et douce à ton cœur. Aie la patience d'entendre mes paroles. Rien ne te forcera à faire ce qui ne serait pas à ton gré (1235-38) [3].

(1) Je me suis servi principalement pour l'étude du texte, de la seconde édition de Ziegler, mentionnée plus haut, et de la 3e édition des *Poetæ lyrici græci* de Bergk (1866).

(2) V. 1231. Le pluriel μανίαι dans le sens général de folie se comprend peu avec le verbe ἐτιθηνήσαντο; Welcker me paraît donc avoir eu raison d'écrire le mot par une majuscule Μανίαι dans le sens de Furies. Pausan., VIII, 34, 1, parle d'un temple consacré aux déesses appelées Μανίαι, c'est-à-dire les Euménides. — L'image comprise dans le mot ἐτιθηνήσαντο est alexandrine :

νῦν ἔγνων τὸν Ἔρωτα· βαρὺς θεός· ἦ ῥα λεαίνας
μαζὸν ἐθήλαζε, δρυμῷ τέ νιν ἔτραφε μάτηρ.
(Théocr., III, 15.)

V. 1233-34. On trouve chez les chroniqueurs beaucoup d'anecdotes sur les amours de Thésée (Plutarque, *Thes.*, 29; Athénée, XIII, p. 557 a), mais nulle part cette idée que ces amours auraient été la cause de sa mort. Quant à la mort d'Ajax puni par Athéné pour avoir outragé Cassandre, elle avait été racontée par les poètes alexandrins (Schol. A D *ad Iliad.*, XIII, 66; Tzetzes *ad Lycophr.*, 1141; cf. Meineke, *anal. alex.*, p. 165; Callimaque, *ætia*, fr. 13d (O. Schneider).

(3) V. 1235. Le mot ἀπειθής chez les classiques signifie : *qui n'est pas persuadé*, par conséquent, *qui résiste*. Il est pris ici dans le sens actif : *qui ne persuade pas*, et par conséquent : *à qui l'on résiste*. C'est pour cette raison sans doute que Meineke a proposé ἀπεχθῆ. On trouve cependant ce mot pris dans la même

3.

N'abandonne jamais ton ami pour en chercher un autre; n'écoute pas les propos de gens méprisables (1151-52).

Souvent l'on me viendra dire des choses mensongères contre toi, et l'on t'en dira contre moi; n'y fais pas attention (1239-40) ([1]).

4.

Tu trouveras douce mon amitié passée, car de celle à venir, ce n'est plus toi qui disposeras (1241-42) ([2]).

5.

Oui, soyons longtemps amis; après cela, fréquente les autres ([3]), toi dont l'âme fourbe est réfractaire à toute fidélité (1243-44).

6.

Ni l'eau ne se mariera jamais avec le feu, ni nous ne serons plus jamais l'un pour l'autre des amis fidèles (1245-46) ([4]).

acception qu'ici chez des écrivains de la décadence : par ex., dans Sextus Emp. adv. log. I, 169, p. 405 : « ἀπειθὴς καὶ ἀπίθανος φαντασία. »

V. 1237. συνιεῖν est une forme très usitée dans Théognis. Cf. v. 419, 904, 1240, 1284.

Cette pièce paraît être une imitation des vers suivants de Théognis (1049-52) :

σοὶ δ'ἐγὼ οἷά τε παιδὶ πατὴρ ὑποθήσομαι αὐτὸς
ἐσθλά· σὺ δ'ἐν θυμῷ καὶ φρεσὶ ταῦτα βάλευ·
μή ποτ' ἐπειγόμενος πρήξῃς κακόν, ἀλλὰ βαθείῃ
σῇ φρενὶ βούλευσαι σῷ τ'ἀγαθόν τι νόῳ.

([1]) Les deux vers écrits en italiques sont deux vers du premier recueil de Théognis (1151-52), qui se trouvent répétés dans le second, et qui d'ailleurs s'unissent assez bien avec les deux vers suivants. Hartung, dans son édition de Théognis (*Die griechischen Elegiker,* vol. I), réunit même en une seule les deux pièces 2 et 3. Elles paraissent en effet s'appeler l'une l'autre et former pour ainsi dire l'exorde du discours qui va suivre.

([2]) V. 1242. Au lieu de παρερχομένης, Bergk propose ἐπερχομένης qui serait en effet plus correct, puisqu'il s'agit de l'avenir. Mais l'auteur de ces vers écrivait assez mal, et l'on trouve plus tard, dans Plutarque notamment, le verbe παρέρχομαι dans le sens d'arriver, avec un régime, il est vrai.

Le mot ταμίης employé métaphoriquement se rencontre déjà dans Homère et dans Hésiode; il se trouve plusieurs fois dans Théognis à qui il semble avoir ici été emprunté, bien que Théognis l'ait employé avec plus de justesse : cf. v. 504, 1184.

([3]) Ces deux vers sont une imitation des vers 597-98 de Théognis, ou plutôt, comme je le montrerai plus loin, une parodie. Le καί du premier vers ne se comprend guère, aussi les différents éditeurs ont-ils proposé plusieurs corrections dont aucune ne me paraît satisfaisante. Peut-être faut-il lire : δηναιοὶ φίλοι ὦμεν.

([4]) V. 1246. J'ai adopté la correction de Bekker : πιστοὶ ἔτ' ἀλλ λοις, au lieu de πιστοὶ ἐπ' ἀλλήλοις qui est incorrect.

7.

Prends garde à ma haine et à mes dédains, et sache bien que je punirai ta trahison autant que je le pourrai (1247-48) (1).

8.

Enfant, pareil à un cheval rassasié d'orge..., tu es revenu vers mon écurie, désirant un bon cavalier, une belle prairie, une source fraîche et l'ombre des bois (1249-52) (2).

9.

Heureux celui qui aime les jeunes garçons, les chevaux au sabot plein, les chiens de chasse et les hôtes étrangers (1253-54) (3).

10.

Celui qui n'aime pas les jeunes garçons, les chevaux au sabot plein et les chiens, n'a jamais le cœur content (1255-56).

11.

O enfant, semblable dans tes caprices aux milans aux ailes vagabondes, tu écoutes et tu aimes tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là (1257-58) (4).

(1) V. 1247. Le mot ὑπέρϐασις pour ὑπερϐασίη n'est pas de la langue classique, et il n'est pas employé ici dans son vrai sens.

V. 1248. ἁμαρτωλή n'est pas employé au singulier par les classiques. Théognis s'en sert au pluriel : cf. v. 325, 327, 1281.

(2) J'ai marqué par des points un passage qui manque évidemment dans cette pièce, comme Bergk l'a déjà remarqué. L'auteur a voulu dire : enfant, tu me fuis quand tu es rassasié, mais repris par la faim, tu es revenu, etc. Le μέν du premier vers prouve qu'il y avait là une opposition dont nous n'avons que le second terme, sans le δέ.

V. 1251. ἡνίοχόν τε ποθῶν. Cette image est très fréquente dans la langue érotique. Elle paraît avoir été mise à la mode par les Eoliens, par Anacréon surtout. Cf. le fr. 4 d'Anacréon (Bergk)

ὦ παῖ παρθένιον βλέπων,
δίζημαί σε, σὺ δ'οὐ κίεις,
οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς
ψυχῆς ἡνιοχεύεις.

Cf. fr. 75 et 96 sur une jeune fille comparée à un poulain de Thrace. Les Alexandrins ont repris cette image, par exemple Hermésianax, en parlant des victimes de l'amour :

δεινὸν δ'ἦλθον ὑφ' ἡνίοχον.

(3) Vers de Solon. Cf. fr. 23 (Bergk).

(4) Distique difficile, que je reproduis intégralement, d'après le manuscrit :

ὦ παῖ, κινδύνοισι πολυπλάγκτοισιν ὁμοῖος
ὀργήν, ἄλλοτε τοῖς ἄλλοτε τοῖσι φιλεῖν.

La conjecture de Welcker, ἰκτίνοισι pour κινδύνοισι qui n'a pas de sens, est

12.

O enfant, la nature t'a donné la beauté, mais ta tête porte une couronne d'anémones légères; tu as le caractère du milan capricieux, écoutant les paroles tantôt de ceux-ci, tantôt de ceux-là (1259-62) (1).

13.

O enfant, qui as si mal répondu à mes bons offices, et qui n'as pour mes bienfaits aucune reconnaissance, je n'ai tiré de toi aucun profit, et malgré mes fréquents bons offices, je n'ai obtenu de toi aucun égard (1263-66) (2).

14.

Le jeune garçon et le cheval ont le même caractère. Le cheval ne pleure pas son cavalier couché dans la poussière, mais, rassasié d'orge, il porte celui qui vient après. Ainsi le jeune garçon préfère l'amoureux du moment (1267-70) (3).

15.

O enfant, tu as perdu par tes folies ton esprit généreux, et tu es devenu la honte de nos amis. Tu nous as rafraîchi un moment. Mais

excellente, et autorisée par l'emploi de la même comparaison dans les distiques suivants. Il s'agit d'un objet ou d'un être qui se porte tantôt d'un côté tantôt d'un autre, ce qui ne peut s'appliquer aux roches errantes — κυανέαισι πολυπλάγκτοισι — imaginées par M. Schmidt.

Au second vers l'infinitif φιλεῖν ne s'explique pas. D'autre part, il est probable que la pièce n'est pas entière et que la pensée est inachevée. Les vers 1257-58 faisaient sans doute partie d'un quatrain analogue au quatrain suivant qui en est la répétition sous une autre forme. Les quatrains 1249-52 et 1267-70 nous offrent un autre exemple de cette répétition de la même idée par la même image. Enfin, je remarque que tous les morceaux commençant par ὦ παῖ sont composés de plus d'un distique, excepté 1351-52 qui me semblent appartenir au premier recueil de Théognis. Pour toutes ces raisons, je n'adopterais ni la correction φίλην se rapportant à ὀργήν (Hermann, Ahrens, Bergk), ni φίλος (Hartung), ni τοῖς φίλος εἶ, autre conjecture de Bergk, mais je supposerais plutôt

.....ἄλλοτε τοῖς, ἄλλοτε τοῖσι φίλοις
πειθόμενος·

de même qu'au vers 1262

ἄλλων ἀνθρώπων ῥήμασι πειθόμενος.

Cf. Théogn., v. 1152.

(1) Le texte du vers 1260 est mal fixé : καρτερός n'a pas de sens, ἀγνώμων pas davantage. J'ai adopté la correction de Bergk, ἀμμωνῶν, bien qu'elle me paraisse douteuse.

(2) Ces vers sont une imitation un peu lourde de la manière de Théognis : cf. v. 105, 108, 253-54, 368, 399, etc.

(3) Cf. v. 1249-52.

échappé à l'orage, j'ai regagné le port en toute hâte à l'approche de la nuit (1271-74) [1].

16.

C'est la saison du lever d'Éros, quand sur la terre épanouie croissent les fleurs du printemps; alors Éros abandonne Chypre, l'île radieuse, et va parmi les hommes, semant des germes sur la terre (1275-78) [2].

17.

Je ne veux pas te faire de mal, quand même les dieux immortels devraient m'en vouloir, ô bel enfant; ce n'est pas en effet pour une faute légère que j'en appelle, mais pour les beaux garçons il n'y a jamais de châtiment, quels que soient leurs torts (1279-82) [3].

18.

O enfant, ne me repousse pas injustement; je veux encore être agréé de toi. Instruit par une prudence salutaire, sache bien que tu ne pourras plus me jouer, et que tes tromperies ne te donneront plus la victoire. Mais je t'atteindrai de mes coups, si tu me fuis comme autrefois, dit-on, la fille d'Iasios, la vierge d'Arcadie qui, bien que dans la saison du mariage, repoussait tous les époux. La taille entourée d'une ceinture, la blonde Atalante accomplissait des travaux inutiles, loin de la maison paternelle. Elle allait sur les sommets élevés des montagnes, fuyant le joyeux hymen, présent de l'éclatante Aphrodite. A la fin, cependant, elle le connut, quoiqu'elle n'en voulût pas (1283-94) [4].

(1) V. 1273. ἀναψύχω est ici un mot de la langue érotique, usité chez les Alexandrins; par ex. dans Héliodore, *Æth.*, VIII, 14, ἀναψῦξαι τὴν κόρην; Méléagre, *Anth. palat.*, XII, 132, 8:

σὺ δ'ἄρτι μὲν ἐκ πυρὸς αἴθει,
ἄρτι δ'ἀναψύχεις, πνεῦμ' ἀναλεξαμένη.

V. 1273. ἧκα n'a pas de sens à cause de θυελλῶν et de ἐπειγόμενος. Bergk propose οἴκαδε qui est peu naturel à côté de ἐνωρμίσθην. Ne pourrait-on pas lire αἶψα? ἐπειγομένης serait plus correct que ἐπειγόμενος.

(2) Ces quatre vers ont l'air d'être le commencement d'une pièce plus longue. Ils sont d'ailleurs suivis dans le manuscrit de quatre vers, 949-50 et 1101-1102, qui ne s'accordent pas entre eux et qui n'ont aucun sens là où les a placés le copiste. On dirait qu'il a voulu combler ici, n'importe comment, une lacune.

(3) Au vers 1281, au lieu de κάθημαι, défendu cependant par Welcker, je proposerais καλοῦμαι qui me semble plus correct. Le vers suivant, qui est absolument inintelligible dans le manuscrit, a été corrigé de mille manières. Le sens général du morceau est d'ailleurs très facile à saisir, et les diverses corrections de Boissonade, de Passow, d'Hermann se ressemblent beaucoup. Celle de Boissonade οὐ τίσις οὐδ' ἀδίκων, adoptée par Bergk et par Ziegler, est très bonne.

Cf. Théogn., v. 325-28, dont ceux-ci sont peut-être une imitation.

(4) J'ai traduit le vers 1284 d'après la correction de Bergk, ἐπιφροσύνῃ au lieu de εὐφροσύνῃ, bien que le texte me paraisse mauvais dans tous les cas, par la

19.

O enfant, n'agite plus mon cœur par la douleur, et que mon amitié pour toi n'aille pas m'entraîner dans la demeure de Perséphone. Crains la colère des dieux et les jugements des hommes, aie des pensées bienveillantes (1295-98) [1].

20.

O enfant, jusqu'à quand fuiras-tu? Je te poursuis et je te cherche; quand serai-je arrivé au terme de ta colère? Poussé par ton âme violente et fière, tu me fuis; ton cœur est cruel comme celui du milan. Ah! reste, et fais-moi grâce; tu ne jouiras pas longtemps des présents de la déesse de Chypre à la couronne de violettes (1299-1304) [2].

21.

Sache que la fleur de l'aimable jeunesse est plus vite enfuie qu'un stade, et dans cette pensée, relâche les liens qui m'étreignent; crains de subir à ton tour les mêmes contraintes, enfant au cœur impitoyable, et de subir les dures épreuves de la déesse de Chypre, comme tu me les fais éprouver aujourd'hui. Garde-t'en bien, pour ne pas être, à ton tour, ô enfant, vaincu par la même souffrance (1305-10) [3].

faute de l'auteur sans doute, plutôt que par celle du copiste. L'excellente correction d'Heimsœth ἀπάτησι pour ἀπατήσεις avec la suppression du point en haut rend facile l'explication des vers 1285-86.

L'expression τρώσω φεύγοντά με (v. 1287), en parlant des blessures de l'amour, est anacréontique.

La composition de cette pièce est assez heureuse : les deux parties en sont bien opposées l'une à l'autre, les vers 1283-86 aux vers 1287-94; et dans cette seconde partie, l'on peut remarquer comment le vers 1289, ὡραίην περ ἐοῦσαν, ἀναινομένην γάμον ἀνδρῶν a été habilement repris pour former la conclusion qui en est l'antithèse, v. 1294, τέλος δ' ἔγνω καὶ μάλ' ἀναινομένη. Il semble que les vers 1287-94 ne soient pas du même auteur que le quatrain confus et embarrassé qui précède. Peut-être est-ce un morceau d'un bon poète auquel notre auteur aura cousu une sorte de préambule.

(1) Le vers 1295 est une imitation incorrecte d'un vers d'Hésiode :

μή μοι μᾶλλον ἐν ἄλγεσι θυμὸν ὀρίνῃς.

(2) La plupart des mouvements et des expressions de cette pièce sont ordinaires à la poésie érotique. Je rappelle le fragm. 4 d'Anacréon cité plus haut qui semble le modèle de celui-ci. La comparaison avec le milan, les expressions διδόναι χάριν, Κυπρογενοῦς δῶρον ἰοστεφάνου, sont familières à notre auteur et appartenaient à tout le monde.

(3) Tous ces lieux communs de la poésie érotique, qui se rencontrent ici dans les vers 1299-1310 et plus loin, 1319-22, se trouvent réunis et exprimés avec plus de grâce dans l'idylle XXIX de Théocrite, intitulée παιδικά.

L'inexpérience de l'écrivain se trahit ici dans les meilleurs endroits, par exemple au vers 1307 dans l'expression ὄβριμε παίδων, dans le vers 1310 qui est tout entier très faible, quelle que soit la façon dont on veuille l'écrire. La leçon d'Hartung παῖδα ἴσῃ κακότης me paraît la meilleure.

22.

J'ai bien vu que tu me trompais, enfant, car je te surveille. Ceux avec qui tu étais à l'instant lié par une étroite amitié, tandis que tu as dédaigné et abandonné la mienne, tu n'étais pas auparavant leur ami. Pourtant, tout me faisait croire que j'aurais en toi un compagnon fidèle, et maintenant c'est un autre que tu aimes. Moi qui t'ai fait tant de bien, je suis méprisé; que personne jamais en te voyant ne veuille aimer les jeunes garçons (1311-18) (1).

23.

O enfant, puisque la déesse Cypris t'a donné une grâce charmante, et que ta beauté fait le souci de tous les jeunes gens, écoute mes paroles, et par égard pour moi, mets-les dans ton cœur, sachant combien il est dur à un homme de supporter le poids de l'amour (1319-22).

24.

Déesse de Chypre, mets fin à mes peines, dissipe les chagrins qui dévorent mon cœur, ramène-moi à la joie et fais cesser mes tristesses; permets-moi de franchir joyeusement les limites de la jeunesse en restant fidèle à la modération (1323-26) (2).

25.

O enfant, tant que ta joue sera imberbe, je ne cesserai de te demander tes faveurs, quand même ma mort serait décidée par le destin (1327-28) (3).

(1) V. 1314 : cf. v. 326 : οὔ ποτ' ἂν ἀλλήλοις ἄρθμιοι οὔτε φίλοι εἶεν.

Cette pièce est suivie, dans le manuscrit, de deux vers (1107-1108) empruntés au premier recueil de Théognis, et qui ne se rapportent nullement au sujet traité ici : « malheureux, je suis devenu, dans ma disgrâce, un jouet pour mes ennemis, et pour mes amis un fardeau. »

(2) V. 1325. Le mot μερμήρα n'est sans doute pas classique : il ne se trouve que dans la Théogonie d'Hésiode, v. 55, dans le préambule qui est rempli d'interpolations.

Remarquer aux vers 1324, 25, 26, la répétition de εὐφροσύνας, εὔφρονι, σωφροσύνης.

Au vers 1326, le pluriel μέτρ' ἥβης τελέσαι est une mauvaise imitation du vers 1119 de Théognis : ἥβης μέτρον ἔχοιμι. La pensée est d'ailleurs la même; l'invocation qui se trouve dans les deux pièces trahit l'imitation. Théognis invoque Zeus et Apollon, son imitateur invoque Cypris :

ἥβης μέτρον ἔχοιμι, φιλοῖ δέ με Φοῖβος Ἀπόλλων
Λητοΐδης καὶ Ζεύς, ἀθανάτων βασιλεύς,
ὄφρα βίον ζώοιμι κακῶν ἔκτοσθεν ἁπάντων
ἥβῃ καὶ πλούτῳ θυμὸν ἰαινόμενος.

(3) V. 1327. Welcker défend la vulgate, οὔ ποτε σαίνων. Il me semble que le régime du verbe est nécessaire, et je préfère la leçon σ'αἰτῶν proposée par

26.

Il est beau pour toi de consentir, et il n'est pas honteux pour moi qui t'aime de demander. Je supplie tes genoux et tes mains : aie quelques égards pour moi, bel enfant, et fais-moi grâce. Crains qu'un jour, désirant les présents de Cypris à la couronne de violettes, tu ne sois obligé d'aller trouver un autre amant; fasse alors la déesse que tu obtiennes la même réponse que moi (1329-34) (1).

27.

Heureux celui qui aime, et qui, après avoir fait de la gymnastique, rentre chez lui pour s'étendre tout le jour auprès d'un beau garçon (1335-36).

28.

Je n'aime plus mon jeune amant, j'ai repoussé violemment les durs chagrins de l'amour, j'ai échappé avec joie à ces peines cruelles, je suis délivré des désirs envoyés par Cythérée à la belle couronne; mais à toi, enfant, je n'en dois aucune reconnaissance (1337-40) (2).

29.

Hélas! j'aime un enfant à la peau délicate qui me dénonce à tous mes amis, même malgré moi; je supporterai sans feindre toutes les contraintes qu'il m'impose; certes, ce n'est pas un amant dont il faille rougir que celui dont on a vu que je portais le joug (1341-44).

30.

Il y a quelque douceur à aimer les jeunes garçons, s'il est vrai qu'autrefois le fils même de Kronos, le roi des immortels, aima Gany-

Orelli. Cette leçon est justifiée par le vers 1329, οὐκ αἰσχρὸν ἐρῶντι αἰτεῖν qui semble être une réponse au v. 1327.

Le v. 1328 est très vague; il y manque un complément explicatif comme διὰ τοῦτο.

(1) La pièce 26 est la suite naturelle de la pièce 25; le texte en est altéré en plusieurs endroits. Le v. 1330 est altéré. Je lis avec Ahrens, ἀλλὰ γόνων λίσσομαι ἠδὲ χερῶν. Il manque au vers 1331 un demi-pied facile à suppléer, mais le vers 1332 est inintelligible. En outre, il se retrouve trois fois dans le recueil (1304 et 1382), si bien qu'on peut supposer que le copiste l'a introduit ici pour combler une lacune. Il serait pourtant très facile d'en rétablir le sens en changeant une lettre, et en écrivant ἥξεις au lieu de ἕξεις :

αἰδέο μ' ὦ παῖ καλέ, δίδους χάριν, εἴ ποτε καὶ σύ
ἥξεις Κυπρογενοῦς δῶρον ἰοστεφάνου
χρηίζων, καὶ ἐπ' ἄλλον ἐλεύσεαι.

(2) V. 1337, emploi rare du verbe ἀπολακτίζω. Cf. Plutarque, *vit. Anton.* 36: « καὶ τέλος (ὁ ἔρως), ὥσπερ φησὶν ὁ Πλάτων, τὸ δυσπειθὲς καὶ ἀκόλαστον τῆς ψυχῆς ὑποζύγιον, ἀπολακτίσας τὰ καλὰ καὶ σωτήρια. »

mède, l'enleva, le transporta dans l'Olympe et en fit un dieu ayant la fleur désirable de l'adolescence. Ne t'étonne donc pas, Simonide, si moi aussi l'on a vu que j'étais dompté par un beau garçon (1345-50) (1).

31.

O enfant, écoute un vieillard, ne te mêle pas à l'orgie ; l'orgie n'est pas bonne pour un homme jeune (1351-52) (2).

32.

Tantôt âpre tantôt doux, tantôt désirable tantôt dur est pour les jeunes gens l'amour, ô Cyrnos, jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Peux-tu le satisfaire, c'est une douceur, mais si tu le cherches en vain, c'est la plus vive des souffrances (1353-56) (3).

33.

Ceux qui aiment les jeunes garçons ont toujours sur le col un joug pesant, signe douloureux de leur humeur trop hospitalière (1357-58) (4).

34.

Celui qui se donne du mal pour avoir l'amitié d'un jeune garçon, est comme un homme qui approcherait la main d'un feu de sarment (1359-60).

35.

Après avoir perdu mon amitié, tu fus, ô enfant, comme un navire qui a accosté un rocher, et tu t'attachas à un câble pourri (1361-62).

36.

Jamais, même de loin, je ne te ferai de mal, et personne ne me persuadera jamais de ne pas t'aimer (1363-64) (5).

(1) Welcker range cette pièce parmi les parodies; il rapproche du vers 1349 les vers 881 et 895 de Théognis. La répétition de ἐξεδάμην et de δαμείς au vers 1350 est peu naturelle. Plusieurs éditeurs ont conjecturé ἐξεφάνην qui est très acceptable et justifié par le vers 1344 dont nous avons ici une reproduction presque identique.

(2) Cf. le distique 1207-08 de Théognis, dont celui-ci paraît être la contre-partie :

οὔ τέ σε κωμάζειν ἀπερύκομαι, οὔ τε καλοῦμαι·
ἀργαλέος παρεών, καὶ φίλος εὖτ' ἂν ἀπῇς.

(3) Cf. le distique 301-2 :

πικρὸς καὶ γλυκὺς ἴσθι καὶ ἁρπαλέος καὶ ἀπηνής
λάτρισι καὶ δμωσὶν γείτοσί τ' ἀγχιθύροις.

(4) La plupart des éditeurs croient nécessaire de changer au vers 1358 le mot φιλοξενίης dont le sens est satisfaisant, si l'on y voit une ironie.

Le changement de δύσμορον qui ne se comprend guère, en δύσλοφον, est justifié par les exemples de Théognis, v. 848 et 1024.

(5) J'ai conservé la leçon ordinaire δηλήσομαι. L'auteur en plusieurs endroits revient sur la même idée, affirmant, tantôt qu'il se vengera de l'amant qui l'a trahi, tantôt qu'il lui pardonne.

37.

O le plus beau et le plus désirable de tous les jeunes garçons, tiens-toi près de moi et écoute ces quelques paroles (1365-66).

38.

Un jeune garçon connaît la gratitude ; une femme ne peut avoir aucun ami fidèle ; elle aime toujours celui du moment (1367-68).

39.

Il est beau de posséder l'amour d'un jeune garçon, mais il est triste de le perdre. Il est plus facile de le conquérir que de le satisfaire. Mille joies et mille souffrances y sont suspendues ; encore celles-ci ont-elles quelque douceur (1369-72) (1).

40.

Tu n'as jamais attendu une faveur de moi, mais à toute nouvelle sérieuse tu accours (1373-74).

41.

Heureux celui qui, amoureux d'un jeune garçon, ne connaît pas les dangers de la mer, et qui n'a pas à s'inquiéter de la nuit survenant sur les flots (1375-76).

42.

Malgré ta beauté, la perversité de ton esprit te pousse à vivre avec des gueux, ce qui est une honte pour toi, enfant ; pour moi, j'ai sans le vouloir perdu ton amitié ; j'y ai autant gagné que si j'avais agi librement (1377-80).

(1) Le texte du premier vers est douteux :

παιδὸς ἔρως καλὸς μὲν ἔχειν, καλὸς δ'ἀποθέσθαι.

Bergk a lu χαλεπός répété. Ce quatrain est composé d'une série d'antithèses, opposées deux par deux, et qui sont le développement de cette idée exprimée ailleurs (1353-56), que l'amour est à la fois cruel et doux. L'auteur a voulu dire probablement qu'il était doux de posséder cet amour, mais triste de le perdre, facile de le gagner, mais moins facile de le garder, etc. Je crois donc que χαλεπός ne se trouvait que dans la seconde partie du vers, et l'on s'explique ainsi comment le voisinage du mot καλός a pu amener l'erreur du copiste. Il faut écrire :

παιδὸς ἔρως καλὸς μὲν ἔχειν, χαλεπὸς δ'ἀποθέσθαι.

Le rapprochement de καλὸς et de χαλεπὸς est une de ces recherches de style qui étaient familières à l'épigramme.

V. 1372, ἀλλ' ἔν τοι ταύτῃ est incorrect. Il est facile de substituer ταὐτῷ. On peut rapprocher de ce vers celui de Théocrite (Id. III, 20) :

ἔστι καὶ ἐν κενεοῖσι φιλάμασιν ἁδέα τέρψις.

43.

Les hommes ont cru que tu venais de la part de l'éclatante déesse de Chypre, et chargé de ses dons... [jouir des présents de la déesse de Chypre] est pour les hommes le plus pénible des fardeaux si la déesse ne les délivre pas de leurs peines (1381-85) (1).

44.

Déesse de Chypre, Cythérée qui ourdis des ruses, Zeus pour t'honorer t'a fait un triste présent : tu soumets à ton joug la raison des hommes, et nul n'a assez de force ni assez de sagesse pour y échapper (1386-89) (2).

II

Le recueil qui précède est-il de Théognis, et s'il n'est pas de lui, quelle en est l'origine? Quelle en est la valeur littéraire et historique? D'après quelle méthode a-t-il été composé? — Telles sont les questions qui se présentent naturellement à l'esprit, et que j'essaierai, sinon de résoudre, du moins d'éclaircir (3).

Sur le premier point, il faut d'abord demander aux manuscrits eux-mêmes s'ils ne peuvent pas nous fournir quelques renseignements. Le seul manuscrit dans lequel se trouvent ces vers est le *Mutinensis* (A, xe siècle), le plus ancien et le

(1) V. 1382. Le manuscrit porte

ἐλθεῖν Κυπρογενοῦς δῶρον ἰοστεφάνου,

qui n'a aucun rapport avec ce qui suit. Bekker a divisé ce vers en deux parties, en supposant qu'il y avait entre les deux une lacune. Le texte a été probablement altéré par l'introduction, due sans doute au copiste, de l'inévitable δῶρον ἰοστεφάνου. L'erreur était d'autant plus possible que les vers 1381 et 82 avaient déjà les mots δῶρον et ἰοστεφάνου. La fin du vers 1382 devait donc contenir quelques mots qui se rattachaient au distique suivant dont il n'est rien resté.

(2) V. 1386; expression de Sapho : παῖ Διὸς δολοπλόκε.

(3) La question a été traitée en passant par Welcker, dans la préface de son édition de Théognis, p. CII; par Hartung, dans l'introduction de ses élégiaques grecs, p. 20 et suiv.; par Nietzsche, dans un article du *Rhein. Mus.*, vol. XXIII, p. 161-200, *passim*; par E. v. Leutsch, *Philologus*, vol. XXIX, p. 504-548, 636-699, et vol. XXX, p. 116-131, 194-233, 653-675, *passim*; par Fritzsche, dans un article publié par E. v. Leutsch dans la série des études qui précèdent, vol. XXIX, p. 526-546; par Herm. Schneidewin, dans sa thèse : *de syllogis Theognideis*, 1878. Je n'ai eu sous la main ni les *studia Theognidea* de van der Mey, 1869, ni les *animadversiones philologicæ in Theognidem* de van Herwerden, 1870, dont j'ai trouvé un résumé suffisant, pour le point qui m'occupait, dans le dernier article de E. v. Leutsch et dans la thèse de Schneidewin.

meilleur, il est vrai. Ils sont intitulés, comme je l'ai déjà dit, Ἐλεγείων β', sans nom d'auteur, et placés entre le premier livre de Théognis, Θεόγνιδος ἐλεγείων α', et les poésies de Phocylide (1). Le manuscrit A est d'ailleurs le seul également où l'on trouve le titre Ἐλεγείων α', pour le recueil ordinaire de Théognis (2). L'absence du nom de Théognis à la tête du second livre laisserait à la rigueur supposer qu'il s'agit d'un recueil d'élégies anonymes auxquelles le copiste, les rencontrant à la suite de celles de Théognis, aurait donné un numéro d'ordre. La question d'authenticité serait ainsi tranchée préalablement à tout examen; il ne resterait plus qu'à chercher l'origine réelle des poésies en question (3). Mais ce n'est là qu'une hypothèse à laquelle il est nécessaire d'ajouter des preuves plus solides.

Le manuscrit A est isolé et forme à lui seul une classe. Les manuscrits de la seconde classe, le *Vaticanus* et le *Venetus* (KO), le premier du XIIIe siècle, le second du XVe, ne contiennent pas ce deuxième livre des élégies de Théognis, non plus que tous les autres qui sont venus après, et qui constituent une troisième classe. On trouve pourtant dans O et K les élégies de Phocylide faisant suite, tout comme dans A, à celles de Théognis (4). Pourquoi donc ne contiennent-ils pas également ce second livre de Théognis? Aurait-il été volontairement laissé de côté par le copiste auquel nous devons O, qui est la source de K? C'est la première hypothèse qui se présente. Il faut d'abord observer que ce O renferme un grand nombre de poésies gnomiques dont il n'y a pas trace dans A. Celui-ci paraît donc être un extrait d'une collection primitive plus complète de poésies gnomiques, d'où est sorti le manuscrit qui a servi également de modèle à O. Dans ce recueil ne se trouvaient pas les poésies érotiques de Théognis. C'est

(1) « ... continens Ὁμηρόκεντρα, Epigramma in imaginem Occasionis, scholia in Dionysii Περιήγησιν, Θεόγνιδος ἐλεγείων α', ἐλεγείων β', Phocylidem, Coluthum, Dionysium Periegetam. » (Ziegler.)

(2) Cf. les titres des autres manuscrits cités par Bergk, p. 482, au commencement de son Théognis.

(3) Elle a été tranchée dans ce sens par Welcker, p. CII.

(4) *Vaticanus*, O : « continentur eo... Θεοκρ· σύριγξ· ὡραῖα γνωμικὰ τῆς ὀρφ (e Lithicis). Theognis. Φωκυλλίδου γνωμικὰ ὡραῖα. Πυθαγορικὰ ἔπη τὰ καλούμενα χρυσᾶ... Gnomæ Menandri. Pindari sententiæ, etc. »

« Venetus, K, après une collection d'œuvres oratoires, « Theognis (fol. 1, 81). Φωκυλλίδου γνωμικά. Πυθαγορικὰ ἔπη τὰ καλούμενα χρυσᾶ. »

la seconde hypothèse possible. Ces poésies auraient donc été, à une époque qu'il s'agit de déterminer, intercalées entre les élégies de Théognis et celles de Phocylide dans l'extrait qui fut la source de A ou dans A lui-même, tandis qu'elles n'auraient pas figuré dans la collection d'où procèdent O et K.

Telles sont les présomptions auxquelles nous invite la disposition des manuscrits. Quels sont les renseignements que nous donne l'histoire littéraire? Y trouve-t-on quelque part une allusion quelconque à ce livre de Théognis oublié dans tous les manuscrits et conservé dans un seul?

C'est du IVᵉ siècle avant J.-C. que datent les premières allusions précises que nous connaissions aux poésies de Théognis. On commence alors à faire des extraits du poète (1), ses maximes entrent avec celles des autres gnomiques dans les écoles et dans les leçons des philosophes. Ceux-ci le vantent comme un grave écrivain, un instituteur de la jeunesse, un maître de la vie. Ainsi le désigne expressément Isocrate (2), ainsi semblent le considérer Platon (3), Xénophon (4), Aristote (5). Dans son énumération des ouvrages d'Antisthène, sur la justice, sur le courage, Diogène Laerce cite deux livres sur Théognis (6). Pas un mot de ses poésies érotiques, ce qui peut du reste s'expliquer, si elles ne tiennent qu'une petite place dans son œuvre. Mais voici qui est moins naturel. Au commencement de l'un de ses discours, Dion Chrysostôme, énumérant différents genres de poésies, les chansons à boire, les chansons érotiques, les éloges, les thrènes, les satires, les

(1) Cf. un passage important de Platon sur les chrestomathies de poètes que l'on commençait à faire de son temps. «... οἱ δὲ ἐκ πάντων κεφάλαια ἐκλέξαντες καί τινας ὅλας ῥήσεις εἰς ταὐτὸ συναγαγόντες ἐκμανθάνειν φασὶ δεῖν εἰς μνήμην τιθεμένους, εἰ μέλλει τις ἀγαθὸς ἡμῖν καὶ σοφὸς ἐκ πολυπειρίας καὶ πολυμαθίας γενέσθαι. » (Platon, *Lois,* VII, p. 811 a.) Il n'est pas douteux que Théognis ne doive être compté parmi ces poètes dont on faisait des extraits.

(2) Isocrate, ad Nicocl., 12 « σημεῖον δ'ἄν τις ποιήσαιτο τὴν Ησιόδου καὶ Θεόγνιδος καὶ Φωκυλίδου ποίησιν· καὶ γὰρ τούτους φασὶ μὲν ἀρίστους συμβούλους γεγενῆσθαι τῷ βίῳ τῷ τῶν ἀνθρώπων. »

(3) Platon, *Lois,* I, p. 630 a : « ποιητὴν δὲ καὶ ἡμεῖς μάρτυρα ἔχομεν, Θέογνιν... Τοῦτον δή φαμεν ἐν πολέμῳ χαλεπωτέρῳ ἀμείνονα ἐκείνου (Tyrtée), πάμπολυ γίγνεσθαι, σχεδὸν ὅσον ἀμείνων δικαιοσύνη καὶ σωφροσύνη καὶ φρόνησις εἰς ταὐτὸν ἐλθοῦσαι μετ' ἀνδρείας. »

(4) Xénophon cite deux fois deux vers de Théognis sur la fréquentation des honnêtes gens, Mémor. I, 2, 20; Banquet, II, 4.

(5) Sur un passage d'Aristote à propos de Théognis, faussement attribué par Stobée à Xénophon, voyez E. v. Leutsch, *Philologus,* vol. XXIX, p. 519 et suiv.

(6) Diog. Laert. VI, 15: « περὶ δικαιοσύνης καὶ ἀνδρείας προτρεπτικὸς πρῶτος, δεύτερος, τρίτος, περὶ Θεόγνιδος. »

comédies, distingue comme un genre à part les poésies des moralistes comme Phocylide et Théognis ([1]). Comment se serait-il exprimé de la sorte si Théognis avait précisément composé un de ces recueils de vers érotiques dont il parlait au même instant? Comment verrions-nous, dans Dion Chrysostôme aussi bien que dans Isocrate, le nom de Théognis associé d'une manière toute spéciale à ceux d'Hésiode et de Phocylide, jamais à d'autres?

Mais le temps est venu des compilations et des légendes. On se plaît à raconter des histoires plus ou moins piquantes sur le compte des auteurs classiques, assez vénérables et vénérés pour qu'on leur prête, sans leur nuire, quelques faiblesses. C'est l'époque où fleurit cette littérature des *ana*, dont il nous est aussi difficile de nous passer que de nous servir sans dommage. Athénée recueille avec soin toutes les anecdotes répandues sur les écrivains des siècles précédents; il sait les incidents les plus secrets de leur existence, il connaît par leurs noms leurs mignons et leurs maîtresses. Que dit-il cependant de Théognis? Que ce sage lui-même n'était pas indifférent aux jouissances de la volupté, et qu'il n'avait pas dédaigné d'avoir des mignons. Et comme preuve à l'appui, il cite dix vers, dont quatre d'origine très douteuse, qui se trouvent en effet dans Théognis, mais dans le recueil qui forme le livre Ier ([2]). Est-il vraisemblable qu'Athénée n'eût fait aucune allusion, s'il l'avait connu, du moins comme une œuvre de Théognis, au second livre d'élégies, uniquement consacré à ce genre d'amours? Parmi toutes les anecdotes accumulées dans les traités de Plutarque ou des Pseudo-Plutarque, on ne rencontre pas une citation, pas un mot sur les poésies érotiques de Théognis. Stobée enfin, qui a cité un assez grand nombre de passages de Théognis, et

([1]) Dion Chrysostôme, disc. II : «... ἴσως δή τινα αὐτῶν καὶ δημοτικὰ λέγοιτ'ἄν, συμβουλεύοντα καὶ παραινοῦντα τοῖς πολλοῖς καὶ ἰδιώταις, καθάπερ οἶμαι τὰ Φωκυλίδου καὶ Θεόγνιδος. »

([2]) Athénée, VII, p. 310 a : « ἦν δὲ καὶ ὁ Θέογνις περὶ ἡδυπάθειαν, ὡς αὐτὸς περὶ αὑτοῦ φησι, διὰ τούτων (cf. Théogn., v. 997-1002)... οὐδὲ τὸ παιδεραστεῖν ἀπαναίνεται ὁ σοφὸς οὗτος· λέγει οὖν (cf. Théogn., v. 993-96). Les six premiers vers (997-1002), cités par Athénée, constituent une de ces courtes élégies que l'on chantait dans le cômos. Welcker en fait le prologue de ses συμποτικά. Il n'est pas impossible que cette pièce soit de Théognis. Quant aux quatre autres vers (993-96) où il est en effet question de παιδεραστεῖν, on s'accorde généralement (Welcker, Bergk, Hartung, Ziegler) à reconnaître qu'ils ne doivent pas être de Théognis.

même plusieurs vers qui ne se trouvaient pas dans les manuscrits du poète, Stobée, dans ses chapitres variés sur Aphrodite, sur Eros, n'a cité aucun vers de la seconde élégie de Théognis ([1]).

Il semble qu'au moins, dans la lutte engagée entre le christianisme et le paganisme, quand les apôtres de la foi nouvelle s'appliquaient à ruiner le monde antique en énumérant les histoires scandaleuses de ses dieux et en dénonçant les turpitudes vraies ou fausses de ses grands hommes, on n'eût pas manqué d'opposer au Théognis moraliste, tant vanté par les anciens, le Théognis immoral du second livre des élégies. Les arguments de cette espèce étaient de bonne guerre; ils étaient d'ailleurs à la mode, et l'on peut croire que quelqu'un se fût rencontré pour employer celui-là. Point du tout : le nom de Théognis aide au contraire le paganisme à prendre l'offensive. Julien compare Théognis et Isocrate à Salomon, le plus sage des rois, pour montrer combien la sagesse des deux philosophes grecs l'emportait sur celle du monarque ([2]). L'eût-il osé, si Théognis avait non seulement éprouvé pour son compte, mais loué dans ses vers des passions analogues à celles qu'il reprochait au roi d'Israël? De son côté, le chrétien Cyrille, loin d'attaquer Théognis, vantait ce qu'il appelait sa *chrestomathie*, un recueil de sentences ingénieuses et brèves, telles, dit-il, que les emploient les nourrices et les *pédagogues* pour élever les enfants ([3]).

Ainsi, depuis le IVe siècle avant notre ère jusqu'au Ve siècle après, dans les circonstances les plus diverses, nous ne rencontrons, malgré la notoriété exceptionnelle dont jouissent les œuvres de Théognis, aucune allusion à ses poésies érotiques. Les verrons-nous au moins désignées dans le lexique de Suidas? Pas davantage. Voici, en effet, le texte de Suidas que je cite ici en entier à cause de son importance : « Ἔγραψεν (Théognis) ἐλεγείαν εἰς τοὺς σωθέντας τῶν Συρακοσίων ἐν πολιορκίᾳ·

([1]) Cf. H. Scheidewin, p. 40.

([2]) Julien, ed. Spanheim, p. 224 : « ὁ σοφώτατος Σολομὼν παρόμοιός ἐστι τῷ παρ' Ἕλλησι Φωκυλίδῃ ἢ Θεόγνιδι ἢ Ἰσοκράτει; πόθεν εἰ γοῦν παραβάλοις τὰς Ἰσοκράτους παραινέσεις ταῖς ἐκείνου παροιμίαις εὕροις ἂν εὖ οἶδα τὸν τοῦ Θεοδώρου κρείττονα τοῦ σοφωτάτου βασιλέως. »

([3]) « συγγεγράφασι (Théognis et Phocylide) δὲ καὶ αὐτοὶ χρηστομαθῆ ψιλὰ καὶ κεκομψευμένα ὁποῖά περ ἂν καὶ τίτθαι κορίοις καὶ μὴν καὶ παιδαγωγοὶ φαῖεν ἂν νουθετοῦντες τὰ μειράκια. »

γνώμας δι' ἐλεγείας εἰς ἔπη Βώ. — καὶ πρὸς Κύρνον, τὸν αὐτοῦ ἐρώμενον, γνωμολογίαν δι' ἐλεγείων, καὶ ἑτέρας ὑποθήκας παραινετικάς, τὰ πάντα ἐπικῶς. — ὅτι μὲν παραινέσεις ἔγραψε Θέογνις, ἀλλ'ἐν μέσῳ τούτων παρεσπαρμέναι εἰσὶ μιαρίαι καὶ παιδικοὶ ἔρωτες καὶ ἄλλα ὅσα ὁ ἐνάρετος ἀποστρέφεται βίος. » Je n'ai pas à m'occuper ici des premières phrases; il suffit de faire remarquer que la dernière ὅτι μὲν κ. τ. λ., ne s'y rattache qu'incidemment. L'énumération des œuvres de Théognis est complète avant cette phrase, qui doit être considérée comme une correction. L'auteur de cette correction, un chrétien sans doute, semble avoir voulu ajouter une réserve à ce qu'il venait de lire dans un lexique sur Théognis. « Il est vrai, dit-il, que Théognis a écrit des exhortations morales, mais on trouve disséminées au milieu de ces exhortations des impuretés, des amours de garçons, et tout ce que doit réprouver une existence honnête. » Les savants qui se sont occupés de Théognis sont divisés sur le sens de ce passage (1). Pour moi, je ne puis y voir une indication du second livre d'élégies, d'abord parce que cette indication aurait été présentée dans la même forme que les précédentes, et aurait fait partie de l'énumération antérieure, ou l'aurait suivie, mais en manière d'appendice, et non de rectification; ensuite, parce que les mots ἐν μέσῳ τούτων παρεσπαρμέναι et les qualificatifs variés employés par l'annotateur, μιαρίαι, παιδικοὶ ἔρωτες, καὶ ὅσα κ. τ. λ., désignent clairement des morceaux différents les uns des autres et mêlés au reste du recueil de Théognis.

Dès le temps d'Athénée, les poésies de Théognis n'existaient que sous forme de chrestomathie, à côté d'extraits d'autres poètes, tels qu'Hésiode et Phocylide. Cette chrestomathie contenait des morceaux de toute sorte, et, dans le nombre, des pièces légères, des chansons d'amour, dont nous possédons encore des fragments. Le titre même donné à une partie des œuvres de Théognis, d'après Suidas, γνωμολογία πρὸς Κύρνον τὸν αὐτοῦ ἐρώμενον, titre qui se retrouve en tête de plusieurs manuscrits, prouve également qu'à l'époque byzantine, quand on avait perdu le sens de l'antiquité, Cyrnos était considéré comme le mignon de Théognis, et que le caractère moral et élevé de leurs relations était méconnu. L'auteur de la phrase

(1) Welcker, p. CII, y voit l'indication du livre II de Théognis; Nietzsche, p. 190, et H. Schneidewin, p. 40, sont aussi de cet avis; E. v. Leutsch, vol. XXX, p. 228, pense que la phrase de Suidas ne désigne pas le second livre d'élégies.

incidente du dictionnaire de Suidas avait ainsi une double raison de s'exprimer comme il l'a fait au sujet de la chrestomathie de Théognis. Il s'y trouvait des vers peu dignes du poète, et qui peut-être ne lui appartenaient pas, car dans ces recueils de poésies gnomiques étudiés dans les écoles, récités dans les réunions, répandus et multipliés par la librairie, il s'était introduit beaucoup de pièces non authentiques; en second lieu, ce qui constitue le fond même de l'œuvre du vieux poète de Mégare n'était plus compris. Tout prouve donc que l'auteur du passage reproduit par Suidas dans son article sur Théognis, n'a pas voulu désigner un second livre d'élégies dont il ignorait l'existence. Suidas de son côté n'a pas pu le trouver dans ses sources, dans Hésychius, qui n'a pas dû le connaître, pas plus que Julien et Cyrille.

Il est peu vraisemblable qu'une collection spéciale de Théognis sur un tel sujet ait passé inaperçue pendant des siècles, pour se rencontrer ensuite par hasard dans un seul manuscrit. Peut-on du moins signaler dans Théognis lui-même et dans les mœurs de son temps et de sa patrie des indices qui autorisent à lui attribuer l'œuvre dont il s'agit? La recherche est délicate, et il serait d'une mauvaise critique de la pousser à fond. Ce serait en effet un paralogisme, que de s'appuyer sur tels ou tels vers du recueil A pour affirmer ou nier que Théognis soit l'auteur du recueil B, puisque l'authenticité même de beaucoup de pièces du recueil A est discutable. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est que Théognis a éprouvé les passions de la jeunesse et qu'il n'a pas craint d'en faire l'aveu (1). A moins d'éliminer *a priori* du nombre de ses poésies, comme l'a fait Welcker, tout ce qui ne répondrait pas exactement à un idéal préconçu, il faut bien accorder que Théognis a connu et chanté l'amour, l'ivresse, l'insouciance du lendemain, les amusements de l'oisiveté. « Je goûte, dit-il, les joies de la jeunesse; longtemps je reposerai sous la terre privé de vie, comme une pierre muette. Je quitterai l'aimable lumière du soleil, et, si bon que j'aie été, je ne verrai plus rien (2). » Des pensées analogues, sur les plaisirs du cômos, se répètent trop souvent dans les vers du

(1) Cf. E. v. Leutsch, vol. XXX, p. 119-120, sur la vie de Théognis.

(2) V. 567-70. Cf. v. 313-14, 629-30, 877-78, 983-88, et en général, toutes les pièces classées par Welcker sous le titre de συμποτικά.

poète et portent trop évidemment la marque de son style, pour que nous hésitions à l'en croire l'auteur. Elles n'étaient pas faites d'ailleurs pour nuire à sa réputation de moraliste. La sagesse grecque a toujours su tenir compte des nécessités de la nature. Un des préceptes favoris de Théognis, le μηδὲν ἄγαν, rien de trop, elle l'appliquait à la vertu comme à toute chose. S'ensuit-il que l'on doive imputer à Théognis des poésies comme celles dont j'ai donné la traduction? — Je ne le pense pas. — Elles seraient d'ailleurs bien différentes de la plupart de celles du premier recueil où, en dehors de l'expression poétique et vive des sentiments dont je parlais tout à l'heure, on ne rencontre qu'un passage vraiment licencieux; encore est-il d'une interprétation difficile et d'une authenticité très incertaine (1). Le doute n'est possible que pour un certain nombre de morceaux des deux recueils, auxquels une expression contenue et réservée donne, comme nous le verrons tout à l'heure, un air de parenté.

Le milieu où vivait Théognis ne paraît pas non plus avoir été favorable à l'éclosion de ces *fleurs du mal*. Bien que Mégare, à cause de sa situation sur le golfe, près d'Athènes, et, par elle, de l'Ionie, dût plus promptement que les autres villes du Péloponèse se corrompre et perdre l'austérité des mœurs doriennes, il semble, d'après Théognis lui-même, que ces mœurs particulières de la race se fussent encore conservées parmi les nobles à l'époque où il écrivait. C'est par la démocratie, par la population maritime, que Mégare entra en contact avec les étrangers. Théocrite, il est vrai, parle d'une fête des Niséens Mégariens en l'honneur de Dioclès *le pédéraste* (2). Dans cette fête, les jeunes garçons rivalisaient à qui donnerait les baisers les plus doux, et le vainqueur recevait un prix. Mais on a pu douter, non sans fondement, que cette *Nisaea* mégarienne fût bien la patrie de Théognis (3); en outre, l'époque où commença cette coutume est inconnue, ainsi que le caractère de la fête. J'ajoute même que certains vers de Théocrite et les scolies qui accompagnent ce passage, me font voir dans cette fête une allusion aux mœurs dorien-

(1) V. 257-60. Welcker range cette pièce parmi les épigrammes. Hartung la considère comme une énigme de Cleobulina.
(2) Théocrite, XII, 27 et suiv. — V. 29, Διοκλέα τὸν φιλόπαιδα.
(3) Cf. Welcker, p. LXXVII.

nes, en ce qu'elles avaient d'étrange, mais en même temps d'héroïque, et de contraire aux mœurs ionniennes (1).

On connaît la belle idylle dans laquelle Théocrite décrit les relations d'Hercule et d'Hylas : « Il lui apprit, comme un père à son fils chéri, tout ce qui pouvait faire de lui un héros brave et glorieux (2). » Le poète a donné à sa peinture la couleur antique qui lui convenait. Mais déjà, à la même époque, les auteurs d'épigrammes n'avaient plus ces scrupules. L'affection passionnée des héros mythiques pour celui qui était à la fois leur écuyer, leur vassal et leur ami préféré, travestie par ignorance ou par amusement, était devenue un lieu commun érotique. Mérion, dit avec précision une des épigrammes de l'anthologie, était, tantôt le serviteur, tantôt le mignon d'Idoménée (3). Un jeu de mots, plusieurs fois répété dans l'anthologie, donnait au nom de ce Mérion une signification obscène (4). Rien ne nous autorise à croire que de telles habitudes de langage et de telles mœurs fussent déjà répandues au temps de Théognis. Tout, au contraire, dans Théognis, nous laisse entrevoir un descendant des vieilles familles, attaché à la tradition, protestant contre l'invasion de la démocratie et de ses mœurs turbulentes et dépravées, ayant pour Cyrnos l'affection pure et passionnée à la fois d'un homme mûr pour l'enfant qu'il prépare aux devoirs et aux difficultés de la vie (5). S'il en était autrement, l'on ne s'expliquerait

(1) Théocrite, dans le passage dont il s'agit (Id. XII, v. 32), montre l'enfant déclaré vainqueur dans le concours, revenant, chargé de couronnes, vers sa mère :

βριθόμενος στεφάνοισιν ἑὴν ἐς μητέρ' ἀπῆλθεν.

Ce dernier trait, délicat et gracieux s'il s'agit d'une victoire dont il y ait lieu de s'enorgueillir, devient grossier et presque odieux s'il est question d'une prime donnée à la dépravation de l'enfance. Théocrite n'a pas de ces traits-là. Le scoliaste raconte d'autre part que l'athénien Dioclès, φιλόπαις ὑπερφυῶς ὤν, avait été exilé d'Athènes, et que dans un combat il couvrit de son bouclier son amant et mourut en le sauvant. De là les honneurs et le concours institués en son nom. Ne voit-on pas dans cette légende une façon de représenter l'antagonisme des mœurs ioniennes et doriennes, et la glorification de cette amitié chevaleresque et sentimentale qui unissait comme par couples les combattants doriens ? De telles fables font comprendre, dans Théognis aussi bien que chez d'autres poètes, l'emploi de certaines expressions passionnées, tendres, presque sensuelles, dont ils se servent pour peindre ces amitiés exaltées et héroïques, et que l'on prit bientôt pour les témoignages d'un honteux commerce.

(2) Théocrite, XIII, 8-9.

(3) *Anthol. palat.*, XII, 247.

(4) *Ibid.*, V, 36; XII, 97; XII, 247.

(5) Sur les relations de Théognis et de Cyrnos, et sur le sens de ce dernier mot, cf. Welcker, p. XXIII et LXXVI et suiv.; cf. également E. v. Leutsch, vol. XXX, p. 228-29.

guère les nombreux passages dans lesquels le poète, s'adressant à Cyrnos, lui parle de l'amitié. Ils ne laissent presque jamais place à aucune équivoque; ce sont des sentences brèves, sèches, remplies d'une tendresse un peu trop raisonneuse, sans ces éclats de passion, ces traits de jalousie et de sensualité qui n'y manqueraient certainement pas s'il s'agissait d'autre chose. Le souvenir de Solon et des quelques vers qu'on lui reproche ne doit pas nous induire en erreur : on connaît la jeunesse de Solon. Il faut en outre se rappeler que Solon est un ionien. La sagesse ionienne considère la vie comme une sorte de jardin fertile dont l'homme se sent invité à goûter tous les fruits; elle ne lui recommande la modération que comme une des conditions de la jouissance. Pour le dorien, la vie est une palestre où le plaisir consiste surtout dans la résistance et dans l'effort. Théognis n'est pas exclusivement dorien, mais c'est bien l'esprit dorien qui domine en lui, et qui l'a surtout inspiré.

Nous n'avons donc découvert dans l'histoire littéraire aucune trace des poésies érotiques de Théognis; tout, au contraire, fait supposer qu'il n'en a pas écrit. Les conclusions de cet examen préalable seront-elles du moins contredites par l'étude des vers érotiques attribués au poète par le manuscrit A? Ces vers ressemblent-ils à ceux de Théognis au point de ne laisser aucun doute sur leur origine?

Rappelons d'abord les caractères principaux des poésies authentiques de Théognis, non des idées qu'elles expriment, mais de la forme dans laquelle elles sont exprimées. Ce qui les distingue particulièrement, c'est une brièveté élégante et forte. Théognis recueille dans le trésor de la sagesse populaire, proverbes, oracles, fables, et dans les œuvres des poètes moralistes comme Hésiode, ou puise dans son propre fonds d'observations et d'expériences quelques pensées d'une morale assez élémentaire auxquelles il s'applique à donner une forme saisissante et neuve. La pensée est intéressante pour nous, en ce qu'elle nous fait connaître l'esprit dorien au VI[e] siècle; mais le style l'est encore davantage. Nous assistons aux premiers efforts du travail, non plus d'un créateur comme Homère, mais d'un artiste. Il oppose savamment les mots aux mots, les épithètes aux épithètes; il rend la même idée, tantôt sous sa forme négative, tantôt sous sa forme affirmative, dans un

langage tantôt abstrait, tantôt figuré; il la réduit en deux vers expressifs ou la développe suivant les cas; il sait comment l'hexamètre prépare l'idée, comment le pentamètre l'achève et la résume; il écrit peu, afin d'écrire mieux (1). Cet art est nouveau, c'est celui de la poésie lyrique appliqué à une poésie plus moderne et plus voisine de la prose. Aussi Théognis se rend-il ce témoignage que les choses dites par lui porteront comme leur marque de fabrique, et que la falsification en sera impossible (2). En quoi, sans doute, il s'est mépris; Théognis avait modelé un type dont les répliques et les imitations se multiplièrent jusque dans les derniers temps de la littérature grecque. Il fut assez aisé de les reproduire à peu près, difficile d'en donner la ressemblance exacte. Un œil exercé doit reconnaître les gaucheries de l'imitation, comme il ne se trompe pas aux contrefaçons des fines statuettes des coroplastes. Les deux arts se ressemblent, en effet; les fabricants de faux y abondent, mais il y a des règles pour s'y retrouver; la méthode d'investigation et les chances d'erreur sont à peu près les mêmes.

Faut-il d'abord s'arrêter à cette objection que dans les élégies B il y a deux pièces adressées à deux personnages que l'on retrouve dans les élégies A, Cyrnos et Simonide (3)? Le premier est assez connu pour qu'il n'y ait pas lieu d'insister. Il est évident que si les vers 1353-55 du recueil B qui lui sont adressés étaient à leur place et étaient authentiques, le recueil B serait, au moins dans son ensemble, de Théognis. Quant au personnage appelé Simonide, il est inconnu. Quelques-uns y ont vu le poète Simonide d'Amorgos, antérieur à Théognis, et ont considéré comme non authentiques ou attribué à un Evenus de Paros *major*, créé d'ailleurs pour les besoins de la cause, les pièces du recueil A qui sont adressées à Simonide. Il est clair que l'emploi de ce nom propre ne peut servir d'argument, puisqu'il n'est pas plus dans le recueil A que dans le recueil B caractéristique de l'authenticité des

(1) Cf. E. v. Leutsch, vol. XXX, p. 129-31, 196 et suiv.; T. Bergk, *Rhein. Mus.*, an. 1845, p. 413 et suiv.

(2) V. 21 et suiv. :

οὐδέ τις ἀλλάξει κάκιον τοὐσθλοῦ παρεόντος.
ὧδε δὲ πᾶς τις ἐρεῖ « Θεύγνιδός ἐστιν ἔπη
τοῦ Μεγαρέος. »

(3) V. 1353-56, 1345-50.

pièces où il se rencontre. Il a pu être employé par un imitateur des pièces élégiaques de Théognis, ou par tout autre poète. Quant au nom de Cyrnos, les deux seuls vers où il apparaisse sont manifestement une parodie de deux vers authentiques de Théognis. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les deux distiques : « sois tantôt âpre, tantôt doux, tantôt aimable, tantôt dur pour tes esclaves, tes serviteurs, tes plus proches parents [1], » et : « tantôt âpre, tantôt doux, tantôt aimable, tantôt dur est pour les jeunes gens l'amour, ô Cyrnos, jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Peux-tu le satisfaire, c'est une douceur; mais si tu le cherches en vain, c'est la plus vive des souffrances [2]. » La parodie est très nettement indiquée par la répétition du premier vers, qui s'applique, dans les deux cas, à des objets tout différents. Il y a, d'ailleurs, quelque chose de gauche dans le développement du second distique : la pensée y est mal exprimée. Ce n'est point jusqu'à ce qu'il soit satisfait que l'amour est tantôt âpre, tantôt doux, mais selon la satisfaction qu'il obtient. Rien qu'à ce défaut d'exactitude dans l'expression, l'on serait peut-être autorisé à dire que ces vers ne sont pas de Théognis.

L'objection tirée des deux pièces 30 et 32 n'est donc pas valable contre ceux qui doutent de l'authenticité du recueil B. Ce recueil contient d'autres pièces qui sont aussi des parodies analogues à celle que je viens de citer. Par exemple, la pièce 5 : « Oui, soyons longtemps amis; après cela, fréquente les autres, toi, dont l'âme fourbe est réfractaire à la fidélité. » N'est-ce pas un travestissement des vers que voici : « Oui, soyons longtemps amis; mais ne laisse pas d'en fréquenter d'autres qui connaissent mieux que moi tes sentiments. » Ces derniers vers, qui appartiennent à Théognis, ne sont pas bien nets, il est vrai; on ne peut qu'y sentir l'amertume d'une affection inquiète. La sagesse avisée et pratique de Théognis recommande souvent la prudence et la réserve dans les relations sociales; il ne faut ni tout dire ni tout laisser voir sur son visage, mais éviter de se livrer et, sinon mentir, du moins savoir au besoin cacher quelque chose [3]. Telle est l'idée familière à Théognis qui est exprimée dans les vers 597-98, et

(1) V. 301-302.
(2) V. 1353-56.
(3) Cf. Théognis, v. 215 et suiv., 282 et suiv., 815 et suiv., 1069 et suiv.,

qu'on a travestie en l'appliquant aux relations amoureuses, avec une brutalité et une platitude qui en font une parodie. C'est sans doute encore une parodie qui se cache dans la pièce 13 : « O enfant, qui as si mal répondu à mes bons offices et qui n'as pour mes bienfaits aucune reconnaissance, je n'ai tiré de toi aucun profit, et malgré mes fréquents bons offices, je n'ai obtenu de toi aucun égard. » Les vers 1264 et 1265 se répètent et s'affaiblissent l'un l'autre. La même idée y est reproduite plusieurs fois presque dans les mêmes termes, et cela seul suffirait à faire douter que cette pièce soit de Théognis; mais j'y vois de plus une allusion grossière à certaines plaintes de Théognis sur le manque d'égards de Cyrnos, et plus particulièrement enfin une imitation ironique des vers suivants : « Cependant je ne puis obtenir de toi quelque peu d'égards, tu m'abuses de vaines paroles, comme un enfant (1). »

Il faut retrancher en outre du recueil B les vers qui sont évidemment d'un autre poète, par exemple la pièce 9 qui est de Solon, et la pièce 10 qui n'en est qu'une plate imitation. Je serais également tenté d'attribuer à Solon les vers suivants : « Heureux celui qui aime, et qui, après avoir fait de la gymnastique, rentre chez lui pour s'étendre tout le jour auprès d'un jeune garçon (2). » N'est-ce pas le ton des vers bien connus, cités par Plutarque : « Tant que tu jouiras de la fleur aimable de la jeunesse, sois amoureux des jeunes garçons, désire le contact de leurs cuisses et la douceur de leurs baisers (3). » Il est vrai que l'on pourrait citer du recueil A de Théognis une pièce tout à fait analogue à celles qui précèdent : « Il est doux, dans la jeunesse, de passer toute la nuit près d'une compagne de votre âge, goûtant le charme des amoureux travaux, ou bien encore, dans les festins, d'unir sa voix aux sons de la flûte. Rien de plus délectable pour les hommes et pour les femmes. Que me font la richesse et l'honneur? Le plaisir et la joie l'emportent sur tout (4). » Il y a pourtant entre ces vers et les autres des différences qui s'aperçoivent aisément; il est en outre douteux qu'ils soient de Théognis : les deux derniers notamment sortent du caractère du poète de Mégare. Ce sont des vers d'origine ionienne.

(1) V. 253-54.
(2) V. 1335-36.
(3) Solon, fr. 25 (Bergk).
(4) V. 1063-68.

C'est aussi à une source ionienne qu'il faut rapporter les trois pièces du recueil B où se trouve, soit le verbe παιδοφιλεῖν, soit l'adjectif παιδοφίλης [1]. L'une de ces pièces (30), a été déjà considérée par Welcker comme une parodie : la fable de Ganymède enlevé par Zeus convient plutôt aux épigrammes de l'anthologie qu'aux sentences de Théognis [2]; c'est dans cette pièce d'ailleurs que se trouve le nom de Simonide. L'autre (22) se rapproche davantage du ton ordinaire de Théognis; elle est sentencieuse et grave; mais la gravité même de toute la pièce est en opposition avec l'ironie du dernier vers. Après avoir parlé, comme l'eût fait Théognis, de l'affection qu'il témoigne à son jeune ami, sans être payé de retour, le poète conclut par un vers qui ne s'attendait pas nécessairement et qui suppose des relations d'un tout autre genre : « Que personne jamais, en te voyant, ne veuille aimer les jeunes garçons. » Toute la pointe de l'épigramme est dans ce mot παιδοφιλεῖν que l'auteur oppose comme une satire aux expressions honnêtes dont se sert Théognis, lorsqu'il parle d'aimer [3].

Parmi les autres pièces qui composent le recueil B, il en est encore un certain nombre où l'on voit assez clairement les raisons de nature diverse pour lesquelles elles ne doivent pas être de Théognis. Telles sont les deux pièces qui servent de prologue et d'épilogue à la collection. La première est une invocation à Éros, la seconde à Cypris. Il est assez naturel que l'auteur de la collection ait commencé et terminé son travail par le nom des deux divinités en l'honneur de qui il était composé. Il ne faisait que se conformer à la coutume antique des hymnes, et l'on ne saurait s'étonner que Théognis y fût resté fidèle. Des invocations de ce genre ne manquent pas dans le recueil A. Mais des apostrophes à Éros, si fréquentes dans la suite, étaient assez rares dans la poésie

(1) Outre les vers de Solon cités plus haut, je rappelle le dire de Plutarque (*vit. Sol.*, I, 31) que Solon aurait fait une loi interdisant aux esclaves l'amour des garçons et la gymnastique « μὴ ξηραλοιφεῖν μηδὲ παιδεραστεῖν, εἰς τὴν τῶν καλῶν μερίδα καὶ σεμνῶν ἐπιτηδευμάτων τιθέμενος ». Voyez également l'anecdote rapportée par Athénée (XIII, p. 609), et les deux vers gravés par Charmos sur une statue d'Eros qu'il avait fait élever en souvenir de son amour pour Hippias :

Ποικιλομήχαν' Ἔρως, σοὶ τόνδ' ἱδρύσατο βωμὸν
Χάρμος ἐπὶ σκιεροῖς τέρμασι γυμνασίου.

(2) Cf. *Antol. palat.*, XII, 194, 220, 221, 230.

(3) Cf. dans Théognis, les vers 87 et suiv., 89, 93, 322 et suiv.

dorienne, et paraissent avoir été surtout employées par les Éoliens. Ce n'est que plus tard également qu'on eut l'idée, comme l'a eue l'auteur de la pièce 1, d'attribuer à des aventures amoureuses la fin tragique des héros. Ce qui fut dans la suite un des lieux communs favoris de l'élégie alexandrine, convenait peu au génie de Théognis. Je doute qu'on eût rencontré dans ses vers la légende d'Ajax, fils d'Oïlée, puni par une mort cruelle de sa passion pour Cassandre (1). Enfin cette pièce 1 est faiblement composée. Le premier vers en exprime l'idée générale. Viennent ensuite trois vers, qui sont, sous formes d'exemples, le développement du premier. On attend ensuite une conclusion que l'auteur a omise, mais qui ne l'aurait sans doute pas été par Théognis. En effet, chacune des quatre invocations qui ouvrent le recueil A, forme un tout complet et harmonieux dont voici l'exemple le plus simple et le plus conforme aux habitudes antiques; « Dieu puissant, enfanté par Latone, engendré par Zeus, jamais je ne t'oublierai, ni au commencement ni à la fin de mes chants. Toujours, au contraire, je te célèbrerai le premier, le dernier, et au milieu de mes vers. Entends-moi et sois-moi favorable » (2).

Pareillement, je ne crois pas que l'on puisse légitimement mettre sur le compte du poète de Mégare quelques pièces composées dans le goût alexandrin, et dans lesquelles se répètent les souvenirs mythologiques ou les images ordinaires aux écrivains de l'anthologie. Dans une des plus longues élégies du recueil, l'auteur, pour exprimer cette idée — idée tout à fait alexandrine, — qu'en amour les plus rebelles finissent par être obligés de céder, rappelle assez longuement, en vers harmonieux et agréables, la fable d'Atalante (3). Ailleurs, c'est l'apparition d'Éros qui est comparée à un lever d'étoile, dans des vers d'une grâce anacréontique. Dans un autre endroit se suivent trois distiques où le poète s'est efforcé de rendre la même idée sous trois formes différentes, mais chaque fois avec une recherche de l'image qui paraît s'éloigner de la simplicité de Théognis. En plusieurs rencontres enfin, l'on surprend le travail de compilation ou d'imitation, d'où est né ce recueil. Une idée poétique, une image étant

(1) Cf. la note ajoutée à notre traduction de ce passage.
(2) V. 1-4.
(3) V. 1283-94.

donnée, telle que le caractère changeant d'un jeune garçon comparé au vol d'un milan [1], ou ses allures à celles d'un cheval [2], il se présente une pièce où l'idée est rendue une première fois, puis une seconde pièce qui est sans contredit une imitation de la précédente; soit que l'auteur se soit plu à traiter deux fois le même thème, soit qu'il en ait trouvé dans ses lectures deux traductions différentes. Il y a sans doute dans Théognis des idées souvent répétées, mais il ne reproduit pas à plaisir des images rares et d'une justesse douteuse, comme s'il avait voulu se corriger lui-même.

A plus forte raison ne reconnaîtra-t-on pas la plume sobre et précise de Théognis dans des platitudes comme celle-ci : « Déesse de Chypre, mets fin à mes peines, dissipe les chagrins qui dévorent mon cœur, ramène-moi à la joie et fais cesser mes tristesses; permets-moi de franchir joyeusement les limites de la jeunesse en restant fidèle à la modération [3]. » Ceci n'est plus de l'art, mais du bavardage, et il y a loin assurément de cette manière puérile de répéter les mêmes choses à celle de Théognis, dont je citerai seulement un exemple : « Nul, Cyrnos, n'est lui-même l'auteur de son malheur ou de sa fortune; des dieux viennent l'une ou l'autre. Point d'homme qui s'évertue, sachant dans son cœur si la fin en sera bonne ou mauvaise. Souvent, croyant produire le mal, on produit le bien, et croyant produire le bien, on produit le mal. Il n'y a pas d'homme à qui arrive ce qu'il veut; il rencontre sur sa route la borne de l'impossible. Nous n'avons, faibles humains, que de vaines imaginations, point de connaissance réelle. Les dieux seuls accomplissent tout suivant leur volonté [4]. » Il

(1) V. 1257-58, 1259-62.
(2) V. 1249-52, 1267-70.
(3) V. 1323-26.
(4) V. 133-42. Cette pièce peut donner une idée de l'art savant avec lequel Théognis composait ses élégies :

1 οὐδεὶς Κύρν' ἄτης καὶ κέρδεος αἴτιος αὐτός,
2 ἀλλὰ θεοὶ τούτων δώτορες ἀμφοτέρων.
3 οὐδέ τις ἀνθρώπων ἐργάζεται ἐν φρεσὶν εἰδώς
4 εἰς τέλος εἴτ' ἀγαθὸν γίνεται εἴτε κακόν·
5 πολλάκι γὰρ δοκέων θήσειν κακὸν ἐσθλὸν ἔθηκε,
6 καί τε δοκέων θήσειν ἐσθλὸν ἔθηκε κακόν.
7 οὐδέ τῳ ἀνθρώπων παραγίνεται ὅσσ' ἐθέλῃσιν·
8 ἴσχει γὰρ χαλεπῆς πείρατ' ἀμηχανίης.
9 Ἄνθρωποι δὲ μάταια νομίζομεν, εἰδότες οὐδέν·
10 θεοὶ δὲ κατὰ σφέτερον πάντα τελοῦσι νόον.

Les vers 1-2, 9-10 forment le prologue et l'épilogue, lesquels sont composés

n'y a dans ces vers qu'une même idée présentée sous plusieurs aspects, mais n'y voit-on pas comment le tout est enfermé dans un exorde et une conclusion, comment chacune de ces antithèses ajoute à la précision de la pensée et à la force de l'expression? Peut-on attribuer au même auteur le morceau que je citais tout à l'heure, ou celui-ci, qui le dépasserait peut-être encore en platitude, si la fadeur n'en était un peu relevée par la conclusion : « Je n'aime plus mon jeune amant; j'ai repoussé violemment les chagrins de l'amour, j'ai échappé avec joie à ses peines cruelles, je suis délivré des désirs envoyés par Cythérée à la belle couronne; mais à toi, enfant, je n'en dois aucune reconnaissance [1]. »

chacun de deux propositions symétriquement opposées l'une à l'autre par ἀλλά ou δέ. Le vers 1 se répète dans le vers 9, et le vers 2 dans le vers 10. Les six vers du milieu constituent le corps de l'élégie, qui se divise en deux parties également symétriques. Dans la première, le poète parle des actes des hommes, dont ceux-ci ne sont pas maîtres; dans la seconde, de leurs désirs. La première partie contient deux propositions dont l'une est négative et commence par οὐδέ (v. 3 et 7), l'autre est affirmative et explique la première à laquelle elle se relie par la conjonction γάρ (v. 5 et 8). Il faut en outre remarquer les allitérations fréquentes (v. 1, 2, 8, 10), les répétitions de mots accouplés (δοκέων θήσειν ἐσθλὸν ἔθηκε κακόν), les vers léonins (2, 4, 8, 10), la place de l'adjectif et du substantif opposés symétriquement (v. 2, 8, 10); enfin l'emploi de l'image, au point culminant de la pièce, avant l'épilogue (v. 8).

E. v. Leutsch, vol. XXIX, p. 210-213, et p. 549, s'est efforcé de démontrer que les pièces de Théognis dans le genre de celle que je viens d'examiner étaient divisées en sept parties, comme les nomes de Terpandre, et il retrouve cette division dans les vers célèbres, 19-26, qui lui ont donné l'idée de son étude. On y trouve en effet (v. 19) le mot σφρηγίς, que l'on traduisait ordinairement par *sceau;* mais E. v. Leutsch y a vu la σφραγίς des nomes de Terpandre. J'admets volontiers avec le savant philologue que σφραγίς n'a pas dans la phrase de Théognis le sens positif de sceau, mais encore moins faut-il y voir la dénomination technique d'une division musicale ou oratoire. L'auteur, avant de terminer son livre, dit qu'il va y mettre sa marque, en se nommant lui-même. Après quoi, il donne son nom, comme la signature de l'artiste au socle d'une statue. C'est donc tout-à-fait arbitrairement que l'on se servirait de ce mot σφραγίς pour arriver aux conclusions aventureuses d'E. v. Leutsch. Les sept parties des nomes de Terpandre ne se retrouvent pas dans les odes de Pindare, comme l'a démontré M. A. Croiset (*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques,* 1880, p. 99 et suiv.); à plus forte raison ne se rencontreraient-elles dans les élégies de Théognis que si l'on voulait absolument les y mettre. Au fond, ces ingénieuses théories sur la division des odes de Pindare, des élégies de Théognis, voire de Catulle, etc. (Cf. R. Ellis, *édition de Catulle,* p. 227 et suiv.), prouvent simplement qu'il y a dans toute pièce bien faite un commencement (ἀρχά et ἐπαρχά), un milieu (ὀμφαλός), une fin (σφραγίς, ἐπίλογος); et comme ces parties essentielles sont reliées souvent les unes aux autres, on y peut voir en outre, dans certains cas, avec beaucoup de bonne volonté, la κατατροπά et la μετακατατροπά. Était-il besoin de recourir aux nomes de Terpandre pour aboutir à ce merveilleux résultat, et de confondre ainsi des règles mal connues, faites pour certaines compositions musicales, avec les lois générales de la composition littéraire?

[1] V. 1337-40.

Reste seulement, après ces éliminations successives, une dizaine de pièces qui, pour la plupart, ne sont peut-être pas de Théognis, mais sur lesquelles il serait téméraire de se prononcer [1]. Les unes sont dans le ton ordinaire du poète de Mégare, et peuvent se rapprocher de celles qu'il adressait à Cyrnos. Les autres, les plus nombreuses, sont vraiment des pièces érotiques, mais nous avons vu que Théognis en avait très probablement écrit de ce genre. La forme en est assez élégante pour que nous ne lui fassions pas injure en les lui attribuant. Cela est si vrai, que Welcker a mis en tête du recueil B, de sa propre autorité, quatre pièces du recueil A [2], dont je cite la meilleure : « Mon cœur souffre à cause de mon amitié pour toi. Je ne puis ni t'aimer ni te haïr, sachant combien il est pénible de haïr celui dont on a été l'ami, et pénible aussi d'aimer celui qui s'y refuse [2]. » Réciproquement ne serait-il pas permis d'insérer dans le recueil A, parmi les autres pièces légères de Théognis, celle qui suit : « Il est beau de posséder l'amour d'un jeune garçon, mais il est triste de le perdre. Il est plus facile de le conquérir que de le satisfaire. Mille joies et mille souffrances y sont suspendues, encore celles-ci ont-elles quelque douceur [4]. » C'est à peu près la même idée dans les deux cas, exprimée avec plus de simplicité dans la première pièce, avec plus d'agrément dans la seconde. Mais a-t-on le droit de décider que l'une appartient à Théognis, tandis que l'autre doit lui être enlevée?

III

J'ai essayé de démontrer, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, comment le second livre d'élégies du manuscrit A n'était pas de Théognis. Cette démonstration négative était la partie la plus facile de ma tâche. Il serait bon de découvrir maintenant l'auteur ou les auteurs de cette collection. Sur ce point, les critiques qui m'ont précédé ont proposé des hypothèses diverses. Pour Welcker, le recueil dont

(1) V. 1245-46, 1299-1304, 1305-10, 1319-22, 1341-44, 1369-72, 1375-76, 1377-80.
(2) V. 959-62, 1091-94, 1095-1100, 1101-1102.
(3) V. 1091-94.
(4) V. 1369-72.

il s'agit se compose exclusivement de parodies anonymes des élégies de Théognis. Nietzsche suppose qu'un adversaire de Théognis, un chrétien peut-être, a recueilli tous ces fragments pour faire pièce au poète en les mettant sous son nom; l'auteur véritable de la plupart d'entre elles serait d'ailleurs Mimnerme (1). H. Schneidewin enfin croit que la collection est formée d'un grand nombre de morceaux empruntés à des auteurs différents auxquels le copiste aurait mêlé des échantillons de son propre crû (2).

Il y a une part de vérité dans chacune de ces conjectures, mais aucune ne me paraît entièrement vraie. Ce qui frappe tout d'abord à la première lecture de ces fragments, c'est à la fois je ne sais quoi de louche et d'inquiétant, et une certaine ressemblance générale avec Théognis. On peut voir par les notes de ma traduction combien il se trouve là de mots et de tours de phrases familiers au poète. Il règne enfin, dans toute la collection un air de gravité uniforme très désagréable en un tel sujet, mais qui rappelle le genre gnomique. La langue en est généralement abstraite, sententieuse comme celle de Théognis. Les quatrains ou sixains ne sont pas construits à la manière de ceux de l'anthologie, par propositions courtes, légères, enfermant chacune un tableau, un trait, un tour ingénieux et imprévu. Ce sont des phrases de deux ou plusieurs membres opposés les uns aux autres, reliés par les conjonctions μέν, δέ, γάρ, ὡς, et constituant une sorte de raisonnement. La versification a aussi tous les caractères de celle de Théognis; elle est pénible, remplie d'élisions, d'hiatus, de voyelles finales longues par nature, devenues brèves devant d'autres voyelles, d'enjambements du pentamètre sur l'hexamètre suivant (3). On dirait que ce vers

(1) V. p. 186.
(2) V. p. 39.
(3) J'en citerai seulement l'exemple suivant qui me paraît caractéristique, 1 pièce 22 (v. 1311-18).

οὐκ ἔλαθες κλέψας, ὦ παῖ· καὶ γάρ σε διώμμαι·
    τούτοις, οἷσπερ νῦν ἄρθμιος' ἠδὲ φίλος
ἔπλευ, ἐμὴν δὲ μεθῆκας ἀτίμητον φιλότητα,
    οὐ μὲν δὴ τούτοις γ' ἦσθα φίλος πρότερον.
ἀλλ' ἐγὼ ἐκ πάντων σ' ἐδόκουν θήσεσθαι ἑταῖρον
    πίστον· καὶ δὴ νῦν ἄλλον ἔχεισθα φίλον.
ἀλλ' ὁ μὲν εὖ ἔρδων κεῖμαι· σὲ δὲ μήτις ἁπάντων
    ἀνθρώπων ἐσορῶν παιδοφιλεῖν ἐθέλοι.

élégiaque n'a pas été encore assoupli à l'école des alexandrins.

Si ce n'est pas du Théognis, c'est donc au moins, il faut le reconnaître, une imitation, un travestissement, si l'on veut, de Théognis; c'est une application de sa manière à des objets différents; mais on ne peut aller jusqu'à soutenir que c'est une parodie continue. J'ai signalé les principaux passages où la parodie se laisse voir; dans les autres, elle est, ou trop maladroite pour mériter ce nom, ou trop invisible pour qu'on la dénonce quand même. En se prononçant aussi résolument pour une parodie, Welcker a fait, comme le lui a reproché un de ses successeurs, de la critique subjective *a priori*.

Si ce recueil était d'ailleurs, comme l'assure Nietzsche, une satire de Théognis, un acte d'accusation dressé contre lui par un faussaire, les pièces que celui-ci aurait pris la peine de réunir seraient, ce me semble, ou moins inoffensives, ou moins plates. Supposez-vous, en effet, que ce faussaire était un sot personnage, comme l'indique la seule idée de faire un pareil recueil? L'érotisme y serait sans doute plus grossier; Théognis ne s'y serait pas montré débauché à demi, cachant sous la discrétion et la censure d'un langage presque honnête les souillures de sa pensée. Cette discrétion est une preuve de bon sens qui s'accorde mal avec le dessein niais de l'auteur. Ce faussaire était-il donc un homme d'esprit? Comment le croire quand l'esprit est, dans cette collection, ce qui manque le plus? D'autre part, il est impossible de voir là une sorte d'anthologie de pièces érotiques analogue à la *Muse* de Straton. Y reconnaissez-vous la grâce et la sensibilité de Mimnerme, la verve et la vivacité de Solon, l'enjouement, la finesse, la sensualité spirituelle des épigrammes de l'anthologie? Si c'était une collection, le caractère de chaque écrivain s'y laisserait deviner. A peine avons-nous pu cependant discerner quelques pièces d'origine différente. Cela n'a ni variété, ni verve, ni malice; l'auteur s'y encourage au vice dans le ton de l'homélie; c'est un bourdonnement monotone comme celui d'un recueil d'oraisons. Ce sont les maximes qu'Arnolphe fait lire à Agnès, et dont il faudrait seulement changer le titre.

Nous avons donc sous les yeux une série de pièces composées d'après Théognis, mais sans méchante intention, tantôt imi-

tations, tantôt parodies. L'époque en est très incertaine. L'on pourrait croire qu'elles ont été écrites au IVe siècle, alors que Théognis était fort répandu, et que des poètes obscurs préludaient par des contrefaçons de ce genre aux innovations de l'alexandrinisme. Si obscurs qu'ils fussent, il me semble pourtant que leur originalité se serait fait jour dans ce pastiche, et que la langue y serait plus correcte. En outre il devient difficile de comprendre comment ces fantaisies, bien que sans valeur, se seraient transmises silencieusement pendant des siècles, sans être citées ni mentionnées nulle part. Aussi j'aime mieux croire que notre recueil date d'une époque assez tardive, probablement de l'époque byzantine. L'auteur avait sous les yeux le premier recueil d'élégies, et d'après ce modèle, en le pillant et en s'aidant de réminiscences d'autres poètes, il composa des élégies graveleuses sur un sujet qui n'était alors qu'un lieu commun. La nature même des œuvres de Théognis, ses fréquentes apostrophes à Cyrnos, ses maximes si souvent répétées sur l'amitié, le perpétuel retour des mots *compagnon*, *fidèle*, *infidèle* et d'autres encore, voilà ce qui, selon moi, détermina l'esprit dans lequel notre bon plagiaire se mit à écrire. A-t-il bien compris son modèle? N'a-t-il pas pris Théognis pour un débauché vulgaire? N'a-t-il pas cru l'imiter fidèlement au lieu de le travestir? Je n'oserais affirmer le contraire. D'ailleurs, à cette époque où le paganisme n'était plus qu'un souvenir, et où l'étude des textes grecs était purement verbale, le sujet importait peu. Le recueil dont nous parlons serait donc comme un travail d'élève, une suite de variations en langue grecque sur un thème donné, d'après Théognis. L'auteur inséra son travail dans un manuscrit, au milieu d'autres élégies, et c'est là que le prit le copiste du manuscrit A. Trouvant ce morceau isolé à côté de Théognis, il l'intitula Ἐλεγείων Β', sans y ajouter le nom du poète, peut-être par scrupule, parce que, tout en croyant transcrire une œuvre de Théognis, il doutait de son propre jugement.

Il est inutile, après cela, de nous demander longuement dans quel ordre ont été disposés les quarante-quatre morceaux du recueil. Nietzsche a eu le tort, en discutant cette question, de confondre la cause de la collection A avec celle de la collection B, et de vouloir prouver que dans cette dernière les

morceaux étaient rattachés les uns aux autres par la reproduction de certains mots plus ou moins significatifs qui reparaissaient d'une pièce dans la pièce suivante, pour être remplacés par d'autres, et ainsi de suite. On n'avait qu'à se souvenir de ces mots d'appel, pour se souvenir des strophes dont ils faisaient partie et de l'ordre dans lequel elles se succédaient. Dans son analyse du recueil B, Nietzsche trouve son principe en défaut plusieurs fois, et il est obligé de supposer quatre lacunes entre plusieurs passages comprenant 75 vers, dont la suite ne peut être expliquée par le rappel d'aucun mot [1]. C'est à peu près la moitié du recueil dont l'ordonnance devient inexplicable. En outre, les mots qui, d'après Nietzsche, relient les pièces de l'autre moitié, φίλος, φιλότης, φιλεῖν, Κύπρις, Κυπρογένης, ἐρῶ, παῖς, παιδοφιλεῖν, χάρις, doivent se rencontrer à chaque instant dans des poésies érotiques, et il n'est pas étonnant qu'on les trouve répétés d'une pièce à l'autre. Enfin, le système de Nietzsche, qui n'est vrai qu'en partie pour le recueil A, pèche par la base en ce qui concerne le recueil B. On n'est plus autorisé, comme pour le recueil A, à supposer que les lacunes devaient être comblées par des répétitions qui ont disparu, puisque la trop ingénieuse théorie de Nietzsche sur le rôle des répétitions dans les manuscrits de Théognis, repose sur la comparaison de ces divers manuscrits, et que pour le recueil B nous avons un manuscrit unique. Les rares vers répétés du recueil A dans le recueil B ne peuvent en aucune manière servir de lien entre les pièces qu'ils séparent; de sorte qu'il faut renoncer à chercher ici toute espèce d'ordre artificiel. Quant à une suite rigoureuse des idées, à une composition régulière, il sera prudent de ne pas non plus l'y chercher quand même. Il est possible cependant de distinguer dans cet ensemble si confus en apparence, trois groupes de pièces, les unes dans lesquelles l'auteur déclare renoncer à son amant et le menace de sa colère; les autres au contraire où il le supplie et lui pardonne; d'autres enfin où il ne parle plus en son nom et disserte d'une manière générale sur l'amour des garçons. On rencontre d'ailleurs au milieu de la collection plusieurs pièces qui ressemblent à une entrée en

(1) V. p. 176-77. Comparez le travail de Fritzsche, réfutation très étudiée et très précise du système de Nietzsche, *Philologus*, vol. XXIX, p. 542 et suiv. Voyez enfin le travail de Schneidewin, p. 37.

matière; les pièces commençant par l'apostrophe ὦ παῖ sont mêlées parfois aux sentences générales; le tout enfin est encadré dans un prologue et un épilogue qui, seuls, en marquent le commencement et la fin [1].

A. COUAT.

[1] Après l'invocation à Eros, les vers 1235-40 forment une sorte d'entrée en matière, puis, du vers 1241 au vers 1275, on suit le développement d'une même idée (excepté les vers 1253-56 qui sont de Solon ou imités de Solon). La pièce 1275-78 ὡραῖος καὶ Ἔρως semble annoncer un développement d'un caractère différent, et en effet les vers qui suivent sont la palinodie de ceux qui précèdent, depuis 1279 jusqu'à 1334. La suite des idées est ici interrompue par un distique que je crois être de Solon. Puis vient une dernière partie composée de fragments plus courts où sont réunis des aphorismes divers sur l'amour, dont on ne trouve aucun dans les parties précédentes.

